

CRONIQUE • Formation des maîtres

Dans nos conversations régulières avec des enseignants, plusieurs nous disent que l'école est peu attrayante pour ne pas dire impuissante face à la fascination que la culture numérique exerce sur les jeunes. Quelle est notre place et quel est notre rôle, demandent-ils, dans une société où la puissance technique laisse présager une éducation sans école? Un sentiment d'incertitude les habite, beaucoup de malaise et d'inquiétude aussi devant l'ampleur des changements actuels qui touchent très profondément à des modèles de vie et de culture, à l'idée d'homme et d'humanité, à des idéaux, des valeurs et des savoirs, à l'idée d'école et d'éducation. Posons la question sans détour : est-il possible de se saisir de cette culture pour en faire un usage éducatif? Nous nous proposons, dans le présent article, d'examiner quelques traits caractéristiques de la culture numérique, comprise ici comme un ensemble de contenus, de pratiques et d'activités culturels (jeux vidéo, jeux en réseau, réseaux sociaux, Facebook, Twitter) qui lui donne une configuration particulière (Blais, Gauchet et Ottavi, 2014), et nous le ferons en ayant pour contrepoint quelques traits de la culture scolaire, de manière à mettre en évidence à la fois leur différence et leur complémentarité... leur conflit probable. Et quoi qu'il advienne de leurs épousailles contrariées, une chose nous paraît au moins certaine : un travail de deuil mais également d'invention est inévitable, un patient travail pédagogique que les enseignants peuvent faire si on leur donne du temps, de l'air et de l'espace pour se former, pour nommer les problèmes, pour réfléchir et coopérer. Alors quels sont, justement, les traits distinctifs de la culture numérique?

La rapidité est évidemment le premier trait qui saute aux yeux. Tout est accessible, partout et en tout temps, par un simple mouvement de l'index. On se rappellera la formule percutante de Michel Serres dans

Petite Poucette (2012) : « Que transmettre? Le savoir. Le voilà, partout sur la Toile, disponible, objectivé. Le transmettre à tous? Désormais, tout savoir est accessible à tous. Comment le transmettre? Voilà, c'est fait ». La culture numérique, c'est la culture de l'accessibilité, la culture du temps court, une culture qui nous épargne bien des détours, une culture efficace et très utile. Nous écrivons désormais devant l'écran, armé de dictionnaires électroniques et d'outils de correction, branché sur des bibliothèques et des sites de grande qualité. Mais rien de cela n'écrit à notre place, rien de cela ne pense à notre place, rien de cela ne nous dispense de l'effort et du temps nécessaire pour écrire. L'écriture, la réécriture, la lecture, la réflexion, la culture de l'écrit et la raison discursive, bref, la culture scolaire, c'est la culture du temps long. Culture du temps court, culture du temps long : il nous vient à l'esprit la « twittérature » qui, pour autant qu'elle vise la qualité littéraire, nous paraît représentative d'une pédagogie inventive qui peut travailler sur ces deux versants de la culture et à partir des outils qu'utilisent déjà les jeunes.

Deuxième trait, incontournable, la culture numérique « est inséparable de l'éducation par les pairs » (Tisseron et Stiegler, 2009, p. 40). Serge Tisseron et Bernard Stiegler le rappellent : « Internet est une société des liens. Les émotions et la pensée circulent entre les individus indépendamment de leur corps. Avec Internet, la pensée est moins dans la tête que jamais » (p. 42). Puis il ajoute, « elle n'est plus verticale, elle est horizontale » (p. 40). Internet réalise donc, d'une certaine manière, une vieille espérance de la modernité, celle qu'annonçait déjà Descartes, l'égalité de tous par rapport au savoir. Et *Wikipédia*, à cet égard, en est une remarquable illustration. Mais cette conquête prodigieuse ne devrait pas nous faire oublier ou nous masquer une donnée anthropologique fondamentale : naître, c'est entrer dans un monde qui est déjà là, sous la forme d'outils, de mots, de concepts, de règles, de normes, de pratiques, de théories qui préexistent à chacun et qui constituent le support, le cadre et la trame de toute subjectivation possible (Charlot, 1997; Forquin, 1989). Il nous est arrivé à plusieurs reprises de faire l'expérience de ce que nous pourrions appeler la verticalité : des savoirs bien constitués, de belles démonstrations mathématiques, des œuvres artistiques, littéraires ou philosophiques qui donnent le sentiment de la grandeur et de dépassement. Il faut aussi souhaiter pour les jeunes des expériences verticales, des rencontres fortes avec des œuvres fortes, celles qui ne vous laissent pas intacts et qui vous tirent vers le haut. Et ces expériences alternent entre des moments avec les autres et des moments de solitude.

Troisième trait. À regarder les jeunes autour de nous, face à plusieurs écrans simultanément, devant plusieurs fenêtres en même temps, combinant textes, images, sons, musiques, hyperliens, et capables, de surcroît, de réaliser plusieurs tâches à la fois, nous trouvons bien là un autre trait de la culture numérique, ce que Serge Tisseron et Bernard Stiegler appellent le « à la fois, à la fois », et que nous appelons une culture de la juxtaposition. Nous n'opposons pas à cette culture la ritournelle habituelle qui consiste à la rejeter sous prétexte qu'on ne peut faire à la fois deux choses et les faire bien. Nous ignorons ce que les jeunes sont véritablement en mesure de faire et ce qu'ils pourront faire à l'avenir, et nous l'ignorons parce que nous sommes fondamentalement issus de la culture du livre et que nous sommes bien incapables, malgré tous nos efforts, de faire deux choses en même temps. Mais le contrepoint qui nous paraît nécessaire d'apporter à cette culture de la juxtaposition, et que l'école est particulièrement apte à faire pour autant qu'elle en ait encore clairement conscience, *a fortiori* dans un monde où prolifère l'information, c'est bien une culture de l'intégration. Un ensemble d'informations disparates, une juxtaposition des choses apprises n'a jamais fait une culture. Il n'y a pas de culture sans une intégration des informations. Intégrer, cela veut dire, essentiellement, faire des liens, donner du sens.

Nous en venons au dernier trait en rappelant les mots de Michel Serres : « Que transmettre? Le savoir. Le voilà, partout sur la Toile, disponible, objectivé ». Outre que l'on peut s'interroger à bon droit sur le savoir que l'on trouve sur la Toile, et qui prend souvent la forme d'informations pléthoriques et dispersées, la vraie question demeure : comment passe-t-on d'informations trouvées sur la Toile, accessibles dans des banques de données, à des informations qui ont du sens pour un sujet donné, qui répondent à ses interrogations, à ses questions et ses préoccupations, à ses intérêts et ses attentes de sens? Ce qui est ici en jeu, c'est bien l'abîme qui sépare l'information de la signification, d'un côté la compréhension humaine comprise comme traitement de l'information selon la métaphore computationnelle, de l'autre une approche que nous appelons volontiers culturelle, selon laquelle comprendre c'est donner du sens à ses expériences en interaction avec les autres et son milieu culturel. Plus que jamais nous avons accès à toute l'information voulue et à des sites exceptionnels; l'être humain n'a jamais eu à sa disposition autant d'informations, mais cette avancée remarquable n'abolit pas à notre avis la nécessaire médiation pédagogique qui consiste à leur donner du sens pour les élèves.

Un mot pour finir. On connaît sans doute les mots de la philosophe Hannah Arendt : l'enseignement est par nature tourné vers le passé, enseigner suppose un immense respect du passé. Sous cet éclairage, nous pensons qu'on ne comprendrait pas très bien l'école, plus encore, on la condamnerait à disparaître si on ne comprenait pas qu'elle vit dans une temporalité bien à elle, « faite de rapport au passé, d'anticipation raisonnée du futur » (Blais, Gauchet et Ottavi, 2014) et de lenteur dans la transformation de ses pratiques. C'est à cette condition qu'elle s'ouvre à l'avenir et fabrique du nouveau.

Références

Blais, M.-C., Gauchet, M. et Ottavi, D. (2014). *Transmettre, apprendre*. Paris : Stock.

Charlot, B. (1997). *Du rapport au savoir. Éléments pour une théorie*. Paris : Anthropos.

Forquin, J.-C. (1989). *École et culture. Le point de vue des sociologues britanniques*. Bruxelles : De Boeck-Wesmael.

Serres, M. (2012). *Petite Poucette*. Paris : Le Pommier.

Tisseron, S. et Stiegler, B. (2009). *Faut-il interdire les écrans aux enfants?* Paris : Mordicus.

Pour citer cet article

Simard, D. et Cardin, J.-F. (2015). Enseigner... ou les épousailles contrariées. *Formation et profession*, 23(3), 120-122.
<http://dx.doi.org/10.18162/fp.2015.a67>